

Vendredi 6 mai 2005, Bruxelles.

Il est 16 heures et je quitte mon bureau. C'est rare, mais nous sommes à la veille de l'installation du photographe américain Spencer Tunick à Bruges !



J'ai un train à prendre !

A Bruges je rejoins un groupe d'amis constitués par Internet pour l'occasion. Je ne les ai jamais vus, mais nous avons rendez-vous à l'hôtel BAUHAUS.



En fait d'hôtel, il s'agit d'une auberge de jeunesse qui se targue d'être la moins chère de Bruges. Première surprise : Aucune de nos réservations n'est enregistrée. Cela ne traquasse pas du tout l'aubergiste. Nous lui expliquons que nous souhaiterions une chambre ensemble car nous devons nous lever vers 3 heures du matin, il nous répond qu'il n'y a pas de problème à faire du bruit à 3 : 00 que c'est même le principe d'une auberge de Jeunesse ! Au final il nous promet de nous regrouper dans une chambre. L'équipe composée de parisiens, de français du Nord, de Liégeois, de bruxellois s'en vont au restaurant. De retour à l'hôtel on s'aperçoit que l'on a tous oublié de prendre un pyjama. L'ambiance sera donc naturiste dans la chambre.



Vers 10 heures nous prenons possession de notre dortoir de 10 places avec la noble intention de nous coucher tôt et de dormir jusqu'à 2 : 15

heures du matin. Erreur ! Nous venons de comprendre pourquoi les aubergistes font du surbooking. Le bruit du bar est extrêmement présent et dans les autres chambres : Personnes !

A 2:15 du matin, nous nous levons et nous nous habillons, bien que certains d'entre nous auraient bien tenté l'expérience de partir nu (avec comme toute concession un pagne), mais le froid et la perspective de devoir attendre minimum 2 heures les dissuadent. Seule une ou deux personnes ont vraiment dormis, les ronflements nombreux et bruyants l'ayant attesté ! A cette heure matinale le bar est toujours aussi bruyant et plein et les autres chambres toujours aussi vides !

Après une marche de 15 minutes dans le vieux Bruges sous un froid présent (maxi 8°) nous arrivons au point de rendez-vous. Plus nous progressions vers le point de convergence plus le flot devenait visible. Même si Bruges à cette heure est très animée, les rues sont pleines de jeunes, les restaurants sont encore ouverts les taxis attendent toujours les clients. Devant le théâtre Royal de Bruges,



nouvellement restauré, on nous explique, après une première demi-heure d'attente, que la première installation ne pourra compter que 700 personnes qui du reste sont déjà presque tous entrées. Nous sommes déçus. Le début d'une longue attente commence. D'après les organisateurs nous étions 3000 inscrits et nous sommes fort nombreux devant ce théâtre. Nous devons aller remettre nos feuilles d'inscriptions aux organisateurs à l'entrée du théâtre et nous voyons distribuer un grand sac plastique transparent afin d'y mettre nos vêtements le moment venu. Cette petite procédure prendra bien une bonne heure, entassé dans cette foule compacte qui à le mérite de réchauffer l'atmosphère physiquement et mentalement. L'ambiance est bonne enfant, les gens de tous âges et de tous types ont l'air heureux. Il y a des jeunes, des vieux, des entre les deux (comme moi) des hommes, des femmes, des couples, des groupes d'amis, des isolés. Seul manque à l'appel les enfants. L'heure si matinale et la perspective d'attendre dans le froid en sont sans doute les raisons.

On attend...

Les maigres instructions sont données par une femme sans voix et uniquement en Flamant.

Heureusement de nombreux bilingues sont autour de nous et se précipitent à notre secours en nous traduisant les propos. Quant à son tour Spencer Tunick intervient, il le fait en anglais et lorsque la traductrice commence à parler en Flamant un fou rire s'échappe de la foule. La plupart des Flamants comprennent l'anglais et n'ont donc pas besoin de cette traduction qui plus est presque inaudible. La pluie se met à tomber !

Nous attendons toujours...

La foule se disperse un peu afin de trouver autour de la petite place quelques coins pour s'abriter. Personne n'ose s'éloigner de trop, nous attendons les instructions et il n'est pas question de manquer l'évènement.

Après 2 heures d'attente, les premières défections se remarquent. Il est 5:00, il pleut toujours, de plus en plus fort, la température est basse et nous sommes trempés. Régulièrement on nous tient en haleine par de bref message d'info :

- « Il faut encore attendre »,

- « la séance photo dans le théâtre est plus longue que prévue »

- « Dans une demi-heure on vous précisera les choses »...

Le temps s'écoule de brèves infos en demi-heures.

Nous sommes mouillés, transis.

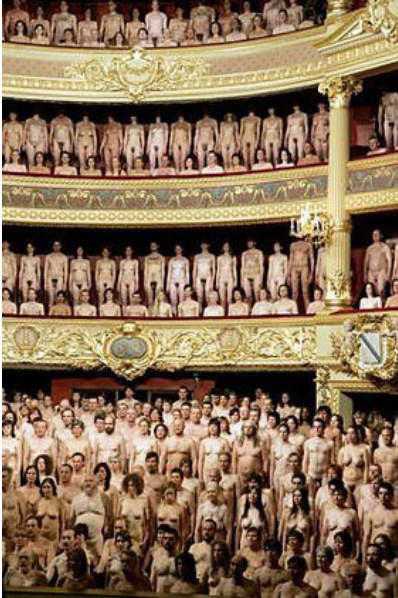
Notre patience commence à faiblir, allons nous abandonner ? La question se pose de plus en plus. Daniel et moi allons boire un coca glacé dans un café à côté, toujours ouvert. Nous aurions préféré un café, mais ce n'est pas le genre de la maison. Nous rencontrons d'autres sacs plastiques transparents. Nous savons donc ce que c'est gens font là. On fait partie de la même équipe de doux dingues.

Vers 6:00, je crois, on nous dit que le photographe a besoin de plus de lumière, il faut donc attendre encore. Le jour a du mal à ce lever et nous du mal à rester. Allons nous tenir jusqu'au bout ? Nous sommes surpris de notre propre résistance, de notre propre persévérance. Un mouvement de foule se crée, on suit le mouvement sans comprendre. On remonte la Vlamingstraat vers le Markt et on tourne à gauche vers la place de l'Hôtel de Ville.



En apercevant la tente installée sur cette place, je m'écrie : « C'est ici que l'on va se déshabiller ». Et non, on nous "offre", moyennant

finance, un gobelet de café et un croissant sous cette tante ouverte à tous les vents. Ce petit déplacement, nous réchauffe, brise la monotonie de l'attente. On sent le moment approcher. Il se met encore une fois à pleuvoir. Je suis un des seuls à avoir de l'argent pour le café et c'est ici que l'on retrouve Christian. Il nous raconte qu'il est parvenu à entrer dans le théâtre pour faire la première série de photo.



C'est là que Daniel décide de le surnommé Petit Futé. Vers 6:30 nous retournons devant le théâtre et là le groupe d'au moins 2000 rescapés se met à bouger. Nous contournons le théâtre et nous nous retrouvons tous entassés dans une petite rue bordée d'hôtels: la Nikolaas Desparsstraat.



L'excitation de la foule est palpable. A chaque apparition d'un visage à une fenêtre d'une chambre d'hôtel la foule hurle. Les visages disparaissent promptement derrière les rideaux.

La foule est déchaînée. Le moment est proche nous pouvons tous voir que le lumière est plus forte, le ciel plus léger et il ne pleut plus.

Puis soudain, le ciel s'assombrit, la pluie refait son apparition. Nous devons encore attendre. Certains s'impatientent, deux jeunes filles passent dans la foule en peignoir d'hôtel blanc, leurs vêtements dans le sac.



Christian, se déshabille. Puis enfin la pluie s'arrête et c'est l'apparition de Spencer Tunick. Il dit ne pas en revenir de notre détermination. Il s'attendait à une plus forte défection dans les rangs. A tel point que je me demande même s'il ne le souhaitait pas. Il précise d'ailleurs qu'il n'a jamais fait de photo sous la pluie.

Il nous donne le départ. Un énorme cri de joie est poussé par la foule et en un éclair la foule est nue. Les gens rient, se sourient, se parlent, les fenêtres des hôtels s'ouvrent les appareils photos des touristes crépitent. Voilà les premières photos, pas très officielles, ont été prises !

Je redoute autant que je le souhaite ce déshabillage. J'ai froid, je suis mouillé, tous mes vêtements sont trempés. Mes baskets ne sont qu'eau. J'ai peur d'avoir trop froid. Et les pieds : pieds nus sur les pavés détrempés, marcher nu sous la pluie dans les flaques d'eau après avoir attendu de 3:00 à 7:00 soit 4 heures dans ce froid humide : Est-ce raisonnable ?! J'ai peur de geler sur place. Pas le temps de réfléchir, pas envie d'être le dernier à être nu. J'ai ma fierté ! Et là... miracle !



Et oui, miracle ! Je n'ai plus froid. Fini les vêtements froids et humides sur ma peau. Les pieds ressentent l'eau qui ruisselle sur les pavés mais elle ne reste plus autour de mes pieds à cause des chaussettes et baskets imbibées.



Je marche, nu dans la rue, je tourne le coin. Je suis salué, comme tous, par des photographes de presse agglutinés derrière des barrières, je les saluts. Je poursuis mon chemin. On nous demande de s'étendre le long de la rue Vlamingsstraat jusqu'au beffroi place du Markt,



mais la plupart des participants restent au pied de Spencer Tunick. Je me fraye un chemin parmi ces gens nus, je marche, je cours, je saute. Je me sens envahi d'un énorme sentiment de liberté. Les boulangers derrière leur rideau de fer nous regardent surpris, puis dubitatif enfin curieux. Je vais jusqu'au bout de la rue, les participants se font de plus en plus rare. Au coin

de la place des policiers nous regardent envahir la place avec bienveillance. Ils sont là pour éviter que des gens habillés s'immiscent dans notre groupe. Le monde à l'envers mais qui devrait être l'endroit !



Je cour, je saute, je marche, je me promène. Je vais jusqu'au pied du Beffroi, je fais le tour de la place. Au fond à droite de la place il n'y a plus beaucoup de monde sauf quelques badauds surpris de la scène qui se déroule sous leurs yeux.

Je fais demi-tour je retourne vers la rue pleine de personnes nues. Certains grelottent,



d'autre ont l'air surpris, la plupart rient. On suit les instructions : Tous de dos ! On attend, des ordres sont donnés, je ne les comprends pas. Je reste droit, debout, nu, de dos, j'attends.



Encore un ordre, je ne le comprends pas, j'entends du bruit derrière moi, les gens s'accroupissent. Je fais de même.



On attend. C'est fini. Un énorme cri de joie retenti, toute la foule applaudit. Les gens explosent de joie.



On peut aller se rhabiller ! Les premières personnes retournent dans la rue couverte des 2000 sacs plastiques contenant les vêtements.

Je veux profiter encore de ce moment magique. Etre nu, en ville. Je retourne vers la place, Daniel, que j'avais perdu de vue, me rejoint. Les policiers rigolent. La place n'est plus accessible. Nous redescendons la rue commerçante pour rejoindre nos vêtements. Nous saluons et applaudissons Spencer Tunick puis saluons une dernière fois les photographes de presse. Une

bonne partie des participants sont déjà rhabillés. Je prends mon appareil photos et fais une photo de Daniel,



Daniel me prend en photo à son tour.



Je suis bien, je n'ai pas froid, je suis heureux. Une annonce demande aux femmes de se diriger vers la prochaine installation. Christian et moi sommes toujours nus. On hésite. Sac à la main je ne sais quoi faire. Je cherche quelque chose pour cacher ma nudité, vieux réflex conditionné, mais je ne veux pas me rhabiller. Une dame comprend mon embarras, elle me tend une serviette éponge. Je ne sais dans quelle langue. J'accepte son offre et je la porte en pagne. Christian avait prévu son pagne. Nous voilà parti dans la foule habillée. Nous retournons au Markt après avoir marché 100 mètres nous estimons que le pagne est superflu, nous continuons donc nu dans cette foule jusque devant l'hôtel de ville. Plusieurs policiers nous croisent, nous regardent à peine. Là il y a un barrage, seule les femmes peuvent passer. Il sera difficile de se faire passer pour des

femmes. Une personne, manifestement un participant, nous demande de nous rhabillé, tous les autres se marrent. Nous n'obtempérons pas. Nous retournons sur la place (le Markt), de nouveau nous croisons des policiers. Nous décidons Daniel (habillé), Christian (nu) et moi (nu) de retourner à l'hôtel. Nous prenons une petite rue Philipstockstraat, rue très commerçante puis Mallebergsplaats



ensuite Hoogstraat (grand rue).



J'ai un sentiment de liberté intense. Je suis ébahi de la « machine » corps humain. Je n'ai pas froid. Il est au alentour de 8 : 00, samedi matin 7 mai, je suis à Bruges, dans le vieux Bruges, dans les rues commerçantes de Bruges nu avec des amis et nous retournons à l'hôtel le plus naturellement du monde.



Les rues ne sont pas déserte. Nous croisons les matinaux. Ils sourient, ne nous regardent presque pas, aucun ne semble choqué. Une personne dans sa voiture klaxonne, il a un large sourire. Un ami, que j'ai croisé plusieurs fois à l'Océade notamment, qui a participé aux photos passe en voiture, nous dit que nous sommes fous. Il rit.

Daniel euphorique est heureux. Il regrette de s'être rhabillé. Il nous prend en photo afin d'immortaliser cette randonnée d'un genre si particulier.



Nous passons des boulangeries ouvertes, nous passons un pont au-dessus des canaux, nous arrivons Langesstraat. Comme son nom l'indique cette rue est longue. Tiens le restaurant où nous avons souper hier soir. Il nous faut une photo. Le propriétaire est en train de faire le ménage. Nous prenons la pose. Encore une photo.



Une camionnette de policier nous croise. C'est un non-événement. Aucune réaction ! Nous remontons la rue, d'autres boulangeries,



d'autres passants, des vélos, des voitures. Aucune réaction négative. Presque aucune réaction. Manifestement nous ne faisons pas peur. Je suis content cela prouve bien, et j'en étais déjà convaincus, que la nudité en soi n'est pas une agression.



Nous croisons un jeune homme qui sort d'un bar, il traverse vers nous, nous parle, il a l'air heureux et éméché et heureux de nous voir si heureux.

Nous arrivons enfin au 137 de la rue, après avoir marché plus d'un kilomètre dans le vieux Bruges, nous voici devant notre hôtel. Séance photos.



Nous frappons à la porte du bar afin de demander notre clé. La jeune fille nous ouvre, l'air surpris de nous voir torse nu cette froide et humide matinée. En ouvrant la porte elle voit que nous sommes nus. Elle referme à demi la porte

nous demande ce que nous voulons. Elle n'a pas peur, elle ne souhaite pas voir d'homme nu, c'est tout.

Elle retourne au bar chercher notre clé, revient à la porte en nous signalant que quelqu'un est déjà dans la chambre et que nous pouvons monter.

Nous montons. Arrivé dans la chambre notre arrivée et notre excitation réveille les membres de notre groupe qui avaient abandonné, fatigué et déçus de devoir attendre autant. Nous racontons nos expériences. Eric et Dolorès nous rejoignent une bonne-demi heure après. Dolorès a fait la dernière installation réservée aux femmes à bord des bateaux sous une pluie battante.



Tout le monde prend une bonne douche chaude et nous essayons de dormir. L'excitation est trop forte nous avons juste un peu somnolé. Vers 9:30 nous allons petit déjeuner. Il faut donc s'habiller. On hésite. Un pagne serait-il suffisant? Nous remettons à regret nos vêtements mouillés. Le froid se fait de nouveau sentir. Vers 10 : 30 le groupe se sépare sur des souvenirs inoubliables.



Je reprends le train de 11 : 00 pour Bruxelles, pour tout raconter à ma femme, non naturiste, qui est resté à la maison. Elle nous prend pour des fous. A-t-elle raison? J'en doute! J.J.